

CHAPITRE XII.

SAVONAROLE.

Le nom de Savonarole est devenu populaire parmi les partisans des idées républicaines et parmi les adversaires de la hiérarchie catholique, et toutes les fois qu'on le prononce aujourd'hui, il semble rappeler exclusivement le souvenir d'une mort ignominieuse infligée à l'un des plus énergiques défenseurs de la liberté civile et de la liberté de conscience. Ce qui a le plus contribué à perpétuer cette erreur, c'est la ténacité avec laquelle on a fixé les yeux de la postérité sur deux faits par lesquels on a prétendu résumer la vie publique de Savonarole, savoir le refus d'absoudre Laurent de Médicis à l'article de la mort, s'il ne rendait préalablement l'indépendance à sa patrie, et la hardiesse avec laquelle il passe pour avoir secoué le joug de l'autorité pontificale. Sans examiner jusqu'à quel point cette double pré-

tention est confirmée ou démentie par les monuments contemporains les plus authentiques, plaçons-nous d'abord dans le point de vue qui nous intéresse immédiatement, et assistons, comme amis de l'art et de la poésie chrétienne, à la lutte si vive, si dramatique et si imposante, soutenue par un simple moine contre son siècle à la face de l'Italie tout entière. Son but est de rétablir le règne du Christ dans le cœur, dans l'esprit et dans l'imagination des peuples, et d'étendre le bénéfice de la rédemption à toutes les facultés humaines et à tous leurs produits. L'ennemi qu'il combat de toute la force de son âme et de toute la puissance de sa parole, c'est le paganisme dont il a trouvé l'empreinte partout, dans les arts comme dans les mœurs, dans les idées comme dans les actes, dans le cloître comme dans les écoles du siècle.

Quand il eut résolu, à l'âge de 22 ans, d'embrasser la vie religieuse, sa prédilection pour saint Thomas d'Aquin l'avait fait entrer de préférence dans l'ordre des dominicains, auxquels ce savant docteur avait lui-même appartenu; mais il y était entré avec la ferme résolution de rester toute sa vie simple frère convers, afin d'échapper par ce moyen au fatras d'études profanes et scolastiques par lesquelles on faisait une diversion si funeste au but tout différent que le fondateur s'était proposé. Néanmoins il fit ses vœux dans un couvent de Bologne, et même il surmonta sa répugnance pour l'enseignement de la philosophie d'Aristote, du jour où ses supérieurs

lui eurent donné l'ordre de l'expliquer; seulement il eut soin d'en retrancher les questions les plus oiseuses, et de faire ressortir, toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, la supériorité de l'Écriture sainte sur toutes les autorités philosophiques.

L'étude de la parole de Dieu, telle qu'elle est contenue dans l'Ancien et le Nouveau Testament, devint dès lors la passion dominante de toute sa vie, et au bout de quelques années sa parole, jusque-là traînante et inanimée, devint pénétrante et victorieuse dans la chaire de vérité comme dans les discours les plus familiers (1). Dans un chapitre provincial tenu à Reggio, le célèbre Pic de la Mirandole fut si émerveillé de son éloquence et si épris de la beauté de son âme qu'il crut ne pouvoir pas désormais vivre loin de lui (2); et ce fut par suite de l'enthousiasme avec lequel il en parla immédiatement après à Laurent de Médicis, que ce dernier fit revenir Savonarole à Florence et le plaça dans le couvent de Saint-Marc en qualité de lecteur.

Ce fut dans cette retraite, sous un grand rosier de Damas, qui était la principale décoration du jardin, qu'il commença le cours de ses prédications devant un auditoire d'abord peu nombreux, mais qui se

(1) Le premier essai de Savonarole comme prédicateur fut si malheureux, qu'à la fin du Carême le nombre de ses auditeurs ne passait pas vingt-cinq. Il leur annonça lui-même que désormais, au lieu de prêcher, il s'adonnerait entièrement à l'étude de l'Écriture sainte.

(2) *Che non gli pareva poi poter vivere senza lui.* Burlamachi, *Vita di F. G. Savonarola*, édit. de Venise, p. 39.

grossit bientôt si considérablement, qu'il fallut se transporter dans l'église du couvent, laquelle se trouva elle-même trop étroite pour contenir l'affluence toujours croissante d'auditeurs étrangers, de sorte que l'année suivante (1490), on permit à frère Jérôme, qui venait d'être élu prieur de Saint-Marc, d'en réunir un bien plus grand nombre dans l'enceinte spacieuse de la cathédrale de Florence.

Ses premiers sermons furent une exégèse effrayante de certains passages de l'Apocalypse, desquels il déduisait, avec l'accent et l'autorité d'un prophète, l'approche d'une grande crise pour l'Église de Dieu, et de tribulations inouïes pour les peuples qui ne chercheraient pas dans la pénitence un abri contre sa colère. L'invasion des Français en Italie et l'occupation de Florence par un monarque étranger ayant vérifié les prédictions qui concernaient spécialement les Florentins, et ayant fourni à Savonarole l'occasion de figurer comme leur libérateur, la reconnaissance et la vénération pour l'envoyé de Dieu se joignirent à l'enthousiasme qu'on avait déjà pour le prédicateur, et l'effet de tous ces sentiments réunis fut si puissant et si contagieux sur toutes les classes de la population, qu'on se croyait reporté aux plus beaux siècles de l'Église primitive (1). Pour avoir leur part de cette manne miraculeuse qui tombait si abondamment du ciel,

(1) *Talchè pareva proprio una primitiva chiesa.* Burlamachi, p. 39.

les habitants des villes et des bourgades voisines désertaient leurs demeures, et les rustiques montagnards descendaient des flancs de l'Apennin pour se diriger vers Florence, où des flots de pèlerins se précipitaient tous les matins quand on ouvrait les portes aux premiers rayons du soleil, et où ils étaient retenus par la charité vraiment fraternelle dont ils devenaient l'objet; car c'était à qui leur rendrait les devoirs de l'hospitalité chrétienne : on les embrassait dans la rue comme des frères, même avant de savoir leur nom, et il y eut des citoyens pieux qui en recueillirent jusqu'à quarante à la fois dans leur maison (1).

Quand on pense que cet enthousiasme se soutint pendant sept années consécutives, qu'il fallut prêcher séparément aux hommes, aux femmes et aux enfants par l'impossibilité de les admettre tous ensemble dans le dôme, que tous ces succès inouïs étaient obtenus au milieu des cris de rage poussés par la faction des *tièdes* (2), qui le dénonçaient tous les jours à la cour de Rome et le menaçaient hautement de la potence, on ne sait plus ce qu'on doit le plus admirer dans Savonarole, ou son inépuisable fécondité comme orateur évangélique, ou la facilité de son âme à s'élever au-dessus de la région des tempêtes populaires, ou sa confiance vraiment sur-

(1) Burlamachi, p. 39.

(2) C'était le nom qu'on donnait aux adversaires de Savonarole; ses partisans étaient appelés *piagnoni* ou *pleureurs*.

humaine dans une assistance supérieure qui ne pouvait lui manquer (1).

Il ne fallait rien moins qu'un pareil secours pour purifier tout ce que le paganisme avait souillé; car il n'y avait pas une seule branche des sciences ou des arts, pas une seule faculté de l'esprit humain qui eût échappé à cette contagion. A force de se prosterner devant cette vieille idole, on avait fini par se dégoûter de l'ignominie de la croix, et Burlamachi nous dit que Savonarole trouva Florence remplie de gens nobles, habiles, ingénieux et regorgeant de sagesse humaine, qui non-seulement avaient perdu la foi, mais encore se moquaient de ceux qui l'avaient conservée, et encore plus de ceux qui la défendaient (2). Il y avait des artistes du premier ordre qui avouaient naïvement qu'ils ne l'avaient jamais eue, et parmi ceux qui gardaient plus de mesure pour éviter le scandale, la profession du christianisme se bornait le plus souvent à des pratiques extérieures. Les maîtres chargés de l'éducation publique ne donnaient pour la plupart que des aliments empoisonnés à l'esprit de la jeunesse, tournant exclusivement son admiration vers les fables de la mythologie grecque, ou vers les héros des anciennes républiques, et ne lui laissant même pas

(1) Il y avait des prêtres et des moines qui refusaient l'absolution à quiconque assistait aux sermons de Savonarole. Voir le sermon du mardi de Pâques de l'année 1493, dans le recueil imprimé à Florence, l'année suivante, 1 vol. in-4°.

(2) Burlamachi, *Vita di Fra Gir. Savonarola*, p. 87.

soupçonner que le christianisme avait eu aussi les siens qui les avaient surpassés tous. Bien plus, on choisissait entre les ouvrages profanes ce qu'il y avait de plus propre à corrompre à la fois l'esprit et les mœurs; et malgré tout ce que les historiens contemporains ont dit de la corruption de ce siècle, on est encore étonné de trouver parmi les livres dont Savonarole demandait hautement la suppression dans les écoles, les ouvrages si licencieux de Tibulle et de Catulle, et jusqu'à l'Art d'aimer d'Ovide (1), qui cependant peut passer pour une œuvre édifiante en comparaison d'un autre recueil dont le titre seul révèle toute l'infamie, et contre lequel le saint prédicateur demanda formellement un édit de proscription (2). Voilà jusqu'où allait la perversité des docteurs trop épris du paganisme et le fatal aveuglement des familles!

Ce système d'éducation profane était continué sous une autre forme dans l'enseignement supérieur des universités et des cloîtres, sans excepter ceux des dominicains, bien que l'étude de la philosophie scolastique fût interdite par les constitutions de saint Dominique, sauf les cas de dispense (3). La logique d'Aristote, surchargée de subtilités nouvelles, assujettissait à ses procédés arides et froide-

(1) Voir la fin du sermon pour le III^e dimanche de l'Avent 1495, dans le recueil déjà cité.

(2) Voir la fin du sermon pour le lundi après le III^e dimanche de Carême, *ibid.*

(3) Sermon pour le lundi après le III^e dimanche de Carême.

ment réguliers la science théologique elle-même, c'est-à-dire celle qui par sa nature est la plus indépendante de ce genre d'entraves ; et l'autorité de l'Écriture sainte n'était pleinement reconnue qu'autant qu'elle avait le bonheur d'être d'accord avec celle du philosophe péripatéticien. Que dis-je ? l'étude des livres saints et surtout de l'Ancien Testament était si honteusement négligée, qu'on demandait naïvement au petit nombre de ceux qui s'en occupaient à quoi pouvait servir une pareille lecture, et quel fruit ils pouvaient retirer de la connaissance d'événements passés et accomplis depuis tant de siècles : question si grossièrement stupide, qu'il serait impossible d'y croire, si elle n'avait été adressée à Savonarole lui-même, pendant son noviciat, par un religieux d'ailleurs très-exemplaire et animé des meilleures intentions (1).

Aussi l'éloquence de la chaire avait-elle dégénéré en argumentation purement scolastique, et les prédicateurs en vogue, faisant un informe mélange de l'Évangile et de la logique, venaient, la tête farcie de toutes les subtilités de l'école, jeter cette poussière aride aux yeux de leurs auditeurs, sans se soucier aucunement des choses de Dieu et de la foi (2).

Heureux furent encore les pauvres d'esprit ; car

(1) Voir le sermon du V^e dimanche de Carême.

(2) *Sono le sottilità dei filosofi come polvere... Fanno di questa filosofia e della Scrittura santa e logica un mescolio, e questo vendono sopra li pergami, e le cose di Dio e della fede lasciano stare.* Sermon pour le IV^e dimanche de Carême.

quand Savonarole parut avec l'abondance et le choix heureux de ses citations bibliques, ce fut dans ces âmes simples qu'elles retentirent comme les coups redoublés d'un tonnerre nouveau, et il sembla que le même charbon ardent eût embrasé leurs cœurs et purifié ses lèvres. Ce n'était plus en son propre nom qu'il menaçait les peuples de châtimens prochains et terribles, et qu'il cherchait à exorciser la science et les arts possédés par le démon du paganisme, c'était au nom des prophètes qui avaient crié malheur à quiconque fléchirait le genou devant les idoles. Amos était pour lui le type de cette rude et énergique simplicité dont Dieu aime tant à se servir pour confondre la science des sages (1), et les prophéties du pasteur de Thecué, par la juste application que Savonarole en savait faire, semblaient avoir eu spécialement en vue l'idolâtrie intellectuelle où Florence était alors plongée. Quand en parlant du crime irrémissible du peuple d'Israël (2), le prophète lui reproche d'avoir bu dans la coupe des réprouvés, *vinum damnatorum biberunt*, son interprète dit aux Florentins que ce breuvage maudit n'est autre chose que le paganisme avec tous ses souvenirs antiques, ses voluptés et ses cérémonies profanes (3). Ceux qui jurent par le péché de Samarie, *qui jurant in delicto Samariæ*, sont, d'un

(1) *Dio non elesse un filosofo, ma uno pastore e semplice uomo e voleva che a lui fosse creduto.* Sermon du 11^e dimanche de l'Avent.

(2) Amos, 1, 6-8.

(3) Sermon du mardi après le 1^{er} dimanche de Carême.

côté, les jeunes Florentins que l'orgueil fait courir après la logique et la philosophie, et de l'autre, les professeurs de théologie qui ne savent étudier que les vaines subtilités qui sont l'aliment éternel des disputes de l'école (1). De même ceux qui s'écrient : Vive la voie de Béerscebah, *vivit via Bersabe*, sont les savants qui se font une idole de la science et ne veulent remonter à la cause première qu'à l'aide des lumières de leur raison; la défense faite par Isaac à son fils Jacob de prendre une épouse parmi les filles de Chanaan était un avertissement prophétique aux chrétiens pour les empêcher de chercher la vérité dans les livres des philosophes (2). Entre les sept plaies de l'Égypte, il y en avait au moins trois auxquelles l'imagination de Savonarole trouvait moyen de prêter une signification analogue (3); les Juifs, qui se dégoûtaient de la manne dans le désert et soupiraient après les poissons d'Égypte, étaient la figure des chrétiens qui ayant sous la main la parole même de Dieu, la négligeaient pour se livrer à des études profanes (4); et dans le récit de la pêche

(1) Sermon du mardi après le IV^e dimanche de Carême.

(2) Sermon du Vendredi saint.

(3) Voir le sermon très-remarquable du mardi de la Semaine sainte, dans lequel on trouvera un morceau décisif sur les indulgences, et sur le droit que le Pape a de les accorder. Certes les protestants n'auraient pas tant admiré Savonarole s'ils avaient lu ce sermon et plusieurs autres du même recueil.

(4) Sermon du mercredi : c'est un des plus beaux, et il roule presque entièrement sur le sacrement de l'Eucharistie, et les ennemis les plus acharnés de Savonarole n'en ont jamais contesté l'orthodoxie.

miraculeuse, quand l'apôtre saint Pierre se plaint d'avoir travaillé pendant toute la nuit en vain avec ses compagnons (1), cette plainte, appliquée à la stérilité des prédications modernes, voulait dire qu'à force de prêcher la rhétorique et la philosophie, la lumière de la foi s'est obscurcie, et une nuit affreuse est survenue pendant laquelle les pêcheurs ont jeté leurs filets sans rien prendre, c'est-à-dire sans sauver les âmes, parce que, au milieu de cette abondance extraordinaire de sermons, l'esprit de Dieu avait cessé de vivifier l'éloquence, et les orateurs étaient devenus plus étrangers que jamais à la science de la foi (2). Avec cette préoccupation fixe et cette ferveur de zèle, on comprend que Savonarole ait été si entraînant et si pathétique toutes les fois qu'il recommandait à ses auditeurs la lecture des livres saints, ou qu'il leur parlait des consolations qu'il y avait puisées lui-même.

« Croyez, leur disait-il, croyez à la suffisance du
« Verbe et à la sagesse du Christ qui vous a laissé
« sa parole exprimée de manière qu'elle pût se pas-
« ser de la science du siècle. On dit que la logique
« et la philosophie peuvent affermir les esprits dans
« la foi, comme si une lumière supérieure avait
« besoin d'être confirmée par une lumière infé-
« rieure. Rappelez-vous ce philosophe du concile
« de Nicée que des évêques trop savants voulurent

(1) Saint Luc, v, 5.

(2) Sermon du mardi de Pâques.

« en vain convaincre par des syllogismes, et qui,
 « après s'être laissé persuader par un simple croyant,
 « adressa aux premiers ces paroles si remarquables :
 « *Vobis pro verbis verba dedi*, Je vous ai donné des
 « mots pour des mots..... Allez dans toutes les
 « écoles de Florence, vous trouverez des docteurs
 « payés pour enseigner la logique et la philosophie,
 « vous y trouverez des maîtres pour toutes les
 « sciences et pour tous les arts, mais pas un seul
 « qui soit chargé de l'enseignement de l'Écriture
 « sainte..... Ne vois-tu pas, docteur insensé, qu'en
 « voulant appuyer la foi sur les sciences profanes,
 « tu l'abaissez et l'avilis au lieu de l'élever et de
 « l'agrandir? Souviens-toi de l'histoire de David
 « marchant contre le géant Goliath; laisse là cette
 « pesante armure de la logique et de la philosophie,
 « et arme-toi d'une foi vive et simple à l'exemple
 « des apôtres et des martyrs (1)..... Quelle douceur
 « ineffable l'âme chrétienne ne trouve-t-elle pas
 « dans la lecture de l'Écriture sainte! L'homme fa-
 « tigué du long pèlerinage de la vie s'assied et se
 « repose quelquefois sur la route pour se rafraîchir
 « et se fortifier par ce viatique, et alors il jouit,
 « pour ainsi dire, de la présence du Christ son
 « bien-aimé, et il se soulage par les larmes d'at-
 « tendrissement que lui fait verser le spectacle des

(1) Sermon du lundi après le III^e dimanche de Carême. La traduction est littérale; seulement je me suis permis quelques transpositions de phrases.

« miséricordes de Dieu (1)..... O Florence ! fais
 « contre moi tout ce que tu voudras ; je suis monté
 « en chaire aujourd'hui pour te dire que tu ne
 « détruiras pas mon œuvre, parce que c'est l'œuvre
 « du Christ. Que je meure ou que je vive, la se-
 « mence que j'ai jetée dans les cœurs n'en portera
 « pas moins ses fruits ; que si mes ennemis sont
 « assez puissants pour me chasser de tes murs, je
 « n'en serai point affligé ; car je trouverai bien
 « quelque part un désert où je pourrai me réfugier
 « avec ma Bible, et jouir d'un repos qu'il ne sera
 « plus au pouvoir de tes citoyens de troubler (2). »

Pour certains esprits superficiellement philoso-
 phiques tout cela n'est qu'une lutte momentanée
 entre un moine ignorant et fanatique d'une part, et
 de l'autre, l'intelligence humaine dont rien ne sau-
 rait arrêter la marche. Cependant, ce moine était
 au moins aussi versé que les plus savants de ses ad-
 versaires dans les études profanes qu'il voulait non
 pas ruiner de fond en comble, mais subordonner à
 des études chrétiennes. Il connaissait aussi bien
 qu'eux les annales de la Grèce et de Rome, mais il
 ne les trouvait ni plus glorieuses ni plus instructives
 que celles des nations qui avaient paru depuis sur
 la scène du monde, en y déployant la bannière de la
 croix. Dans l'antiquité même, il refusait la préémi-
 nence à ceux qui, comme Tite-Live et Thucydide,

(1) Sermon du mardi après le IV^e dimanche de Carême.

(2) Sermon du mardi après le III^e dimanche de Carême.

n'avaient écrit que l'histoire du passé, et il la revendiquait pour les historiens juifs, les seuls qui eussent consigné dans le même livre le récit du passé avec l'histoire figurative de l'avenir (1). Il faut avouer qu'il y a quelque chose de sublime et de bien profondément chrétien dans cette répugnance pour ce qui n'est plus et ne doit plus être : l'instinct de la perpétuité est inséparable de celui de l'immortalité, et celui-ci a été tellement développé par le christianisme, que le point de vue a complètement changé dans les études historiques pour tous ceux qui sont arrivés à la plénitude de ce développement. C'est ce qu'on peut déjà remarquer dans les informes essais d'histoire universelle tentés par les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles du moyen-âge; c'est ce qu'on peut voir avec tous les caractères de perfection et d'unité dans l'incomparable discours de Bossuet, et c'est ce qu'on peut trouver en germe dans plusieurs passages des sermons de Savonarole. Pour déconcerter l'enthousiasme des érudits qui avaient toujours le regard fixé sur l'antiquité classique, il leur montrait à l'orient les tristes débris de cette race grecque dévorée par la lèpre intellectuelle que son schisme avait rendue incurable, et également impuissante à secouer le joug des barbares et celui de l'erreur (2); à l'occident, loin de chercher à détourner

(1) Sermon du III^e dimanche de l'Avent.

(2) *Che nacque per l'heresie e li peccati dell' Oriente e dei Greci?*

les yeux de ses auditeurs du spectacle de la grandeur romaine, il aimait, au contraire, à leur en dérouler l'imposant tableau; mais c'était pour mieux faire ressortir ensuite la conquête de la ville éternelle par le Christ qui avait mis tout cela aux pieds d'un simple pêcheur; et alors, il avait l'air d'entonner un chant de triomphe en paraphrasant ces paroles du prophète Isaïe : *Civitatem sublimem humiliabit, couculcabit eam pes pauperis, gressus egenorum* (1); La cité orgueilleuse sera humiliée, elle sera foulée sous le pied du pauvre, et par les pas de ceux qui sont dans l'indigence.

Pour donner une direction plus chrétienne à l'éducation publique, il n'y avait pas à compter sur les générations qui avaient vécu dans l'habitude de regarder la découverte d'un manuscrit grec ou latin comme un des plus grands bienfaits du ciel; il fallait attendre que tous ces savants vieillards dont Savonarole se plaignait d'avoir trouvé les cœurs aussi durs que la pierre, fussent descendus l'un après l'autre dans la tombe (2), et préparer par des institutions dignes d'un peuple chrétien, l'avènement de la génération nouvelle sur laquelle il invo-

Sono andati tutti in vastità e sotto gli infedeli. Sermon du vendredi après le II^e dimanche de Carême.

(1) Sermon du mardi après le IV^e dimanche de Carême.

(2) *Guarda tutti coloro che oggi seguitan la dottrina di quelli filosofi, gli troverai tutti duri come pietre.* Sermon du samedi après le IV^e dimanche de Carême. — *I tiepidi e maxime i vecchi che hanno il vizio nella parte intellettiva, non si possono convertire.* Sermon du V^e dimanche de Carême.

quait plus spécialement les bénédictions de Dieu.

On pourrait composer un bien magnifique recueil de toutes les allocutions touchantes adressées par lui aux enfants qui faisaient partie de son auditoire. Jamais les entrailles du prédicateur n'étaient plus émues que quand il parlait à cette portion innocente et chérie de son troupeau; il les appelait à recueillir un jour le fruit de ses travaux et à veiller sur les destinées futures de leur patrie (1); mais en attendant il préparait ce bel avenir en mettant à leur portée toutes les grandes vérités de la foi et en provoquant de salutaires réformes dans l'éducation domestique; il disait aux mères qu'elles manquaient au plus sacré de leurs devoirs en se déchargeant du soin d'allaiter leurs enfants sur des nourrices mercenaires qui leur transmettaient leurs propres vices et les corrompaient ainsi dès le berceau (2); il disait aux pères qu'ils étaient tenus de donner à leurs fils encore en bas âge le degré d'instruction sans lequel leurs dispositions naturelles ne pourraient pas se développer plus tard (3), et c'était surtout à cet

(1) Sermon du III^e dimanche de Carême.

(2) *Voi fate male, perchè voi gli fate allatare da gente grossa, e diventano poi spiriti grossi, e chi diventa libidinoso, chi iracundo chi stizzoso, perchè gli fate allatare ancora dalle schiave, e quel primo latte da grande inclinazione al fanciullo*, etc. Sermon du Samedi saint.

Ainsi la priorité n'appartient pas à l'auteur d'*Émile* ni à l'école des philanthropes.

(3) Sermon du lundi après le III^e dimanche de Carême. — Pour les vues en matière d'éducation chrétienne, c'est peut-être le plus remarquable de tout le recueil.

enseignement élémentaire dans lequel était comprise l'étude des langues mortes, que Savonarole voulait donner une base et une tendance qui fussent plus en harmonie avec le but des sociétés chrétiennes.

Trop éclairé pour avoir la pensée de proscrire les chefs-d'œuvre que les peuples anciens avaient laissés comme autant de traces lumineuses de leur passage dans l'ancien monde, il les admettait volontiers comme auxiliaires de la civilisation moderne et comme instruments de culture pour l'imagination et le goût ; mais la faculté de s'approprier ces décorations étrangères ne devait pas empêcher que les fondements et le couronnement de l'édifice fussent empruntés exclusivement au christianisme. Il approuvait fort que les professeurs de Florence missent leurs élèves à même de connaître le génie d'Homère, de Virgile et de Cicéron, sans que des traductions vinsent s'interposer comme des corps opaques entre ces grandes lumières et eux ; mais comme du point de vue où il s'était placé pour les juger, le génie de certains Pères de l'Église avait encore plus de profondeur et d'élévation, et contre-balançait au moins par cet avantage dans le fond l'infériorité des formes, il demandait que les meilleurs ouvrages de saint Jérôme et de saint Augustin, et particulièrement le livre *de la Cité de Dieu*, fussent admis à un partage égal avec les auteurs profanes, afin, dit-il, que la jeunesse ne reçoive pas une leçon de paganisme sans recevoir en même temps

une leçon de *Christianisme*, et qu'on lui enseigne simultanément l'éloquence et la vérité (1). C'était par le même motif qu'il voulait sanctifier la mémoire des enfants en y gravant dès l'âge le plus tendre l'histoire des saints et des martyrs qui avaient honoré l'Église par des vertus bien autrement héroïques que celles des grands hommes de Plutarque (2).

Le mal causé par les abus qui s'étaient introduits dans l'éducation publique était aggravé et reproduit sous des formes encore plus dangereuses par des artistes voués à toutes les inspirations profanes qui leur venaient de leurs patrons et d'ailleurs. Les monuments de l'art païen devenus l'objet d'une sorte de culte dans le jardin des Médicis, avaient insensiblement altéré les notions du *Beau* tel que les peintres et les sculpteurs chrétiens l'avaient conçu jusqu'alors. D'une autre part, le naturalisme encouragé par la corruption croissante des mœurs avait pris ouvertement possession des lieux saints, et la

(1) Voir la fin du sermon pour le mardi après le III^e dimanche de Carême.

(2) C'est une des recommandations sur lesquelles il revient le plus souvent. Voir le sermon du mardi après le IV^e dimanche de Carême. — Burlamachi dit, p. 93, qu'on avait commencé à enseigner la grammaire aux enfants dans les ouvrages de saint Léon et de saint Jérôme, et à expliquer le traité de saint Ambroise de *Officiis*. Il ajoute que Savonarole avait écrit un opuscule pour détourner les jeunes gens de la lecture des poètes licencieux. — Dans le mémoire justificatif adressé par les magistrats florentins à la cour de Rome, il était dit que Savonarole voulait qu'on enseignât à la jeunesse l'histoire du Rédempteur et celle des saints. Bartoli, *Apol. di Savonarola*, p. 334. Fir. 1782, in-4^o.

profanation commise par le moine Lippi se renouvelait tous les jours, c'est-à-dire qu'à la place de la Madone, de la Madeleine et même de saint Jean, on mettait dans un tableau d'autel des portraits de jeunes filles le plus souvent trop connues, autour desquels se pressait, sans respect pour le saint sacrifice, un concours bruyant de curieux et de profanes (1).

Dans ces sortes de représentations tout était calculé de manière à dépraver l'imagination des spectateurs. Des nudités attrayantes y étaient étalées sans pudeur, et non-seulement on n'y observait pas le costume traditionnel de la Vierge et des saintes femmes, mais celui qu'on leur donnait les faisait ressembler à des courtisanes. C'était le reproche que Savonarole adressait aux peintres avec l'accent de la plus véhémence indignation, leur demandant de quel droit ils venaient étaler ainsi leurs vanités dans les églises, et ne croyant jamais leur avoir assez dit que la sainte Vierge s'en allait vêtue simplement et modestement comme une pauvre fille, et que la beauté céleste de son visage était comme le reflet de la sainteté de son âme, ce qui faisait dire à saint Thomas que jamais aucun homme ne l'avait regardée avec des yeux de concupiscence (2).

Il paraît que ce genre de licence avait déjà causé bien des ravages, puisque Savonarole affirmait que,

(1) Sermon du samedi après le II^e dimanche de Carême.

(2) *Io vi dico ch' ella andava vestita come poverella semplicemente e appena segli vedeva il viso... Voi fate parer la Vergine*

si les artistes avaient su comme lui tout le scandale qui en était résulté pour les âmes simples, ils auraient eu horreur de leur propre ouvrage. Cependant leurs pinceaux étaient encore plus licencieux quand ils travaillaient à la décoration des palais ou des maisons particulières; c'était là que le paganisme se donnait libre carrière, et faisait entrer par les yeux dans l'esprit des enfants ce qui autre part y entrait par les oreilles. Les madones qu'on plaçait dans les oratoires, au lieu d'édifier la famille qui s'y assemblait pour prier, produisaient souvent un effet contraire, et si un citoyen pieux, dans sa sollicitude paternelle, exprimait son dégoût pour toutes ces images lascives et demandait une vierge dont le regard, l'âge et le caractère fussent un préservatif contre toute pensée impure, alors l'artiste pervers la lui peignait avec une longue barbe au menton (1).

Le sacrifice de toutes les nudités qui choquaient la pudeur dans son asile le plus sacré, c'est-à-dire jusque sous les yeux maternels, était le premier gage que Savonarole exigeait des parents convertis, opposant à leur relâchement dans une matière si grave la sévérité d'Aristote qui, avec les seules lumières de sa philosophie païenne, avait été assez

Maria vestita come una meretrice, etc. Sermon du samedi après le II^e dimanche de Carême.

Sur la beauté de la Vierge, voir le sermon du vendredi après le III^e dimanche de Carême.

(1) L'artiste qui joua ce tour s'appelait Nunziata; il excellait à faire des girandoles pour la fête de saint Jean. Ce trait est raconté par Vasari dans la vie de Ridolfo Ghirlandajo.

éclairé pour signaler dans sa politique le danger qu'il y avait à placer des images déshonnêtes devant les yeux des enfants (1).

Mais à quoi pouvait servir la destruction de tous les monuments profanes, si le principe qui leur avait donné naissance n'était pas attaqué jusque dans sa racine, et si les imaginations n'étaient pas définitivement affranchies de l'influence anti-chrétienne qui les avait dominées? Pour tenter une pareille œuvre, une des plus hardies dont il soit fait mention dans l'histoire de l'esprit humain, il ne fallait rien moins que le génie de Savonarole et son inébranlable foi dans la divinité de sa mission.

Sans recourir aux longs circuits de la méthode analytique, il avait vu que la décadence des beaux-arts tenait principalement à la décadence du culte parmi les chrétiens, et il en avait conclu que la régénération de l'un conduirait nécessairement à celle des autres. Il se mit donc à inculquer le plus fortement qu'il put à ses auditeurs la nécessité du culte intérieur dans ses rapports avec les besoins de l'âme, et à leur expliquer la haute signification des cérémonies pratiquées dans l'église catholique et le rôle sublime que l'art était appelé à y jouer (2). En mettant ainsi dans tout son jour le véritable sens, soit allégorique, soit

(1) Sermon du 1^{er} dimanche de Carême.

(2) *Tu vedi quel santo là in quella chiesa e di : io voglio far buona vita ed essere simile a lui.* Sermon du samedi après le 1^{er} dimanche de Carême.

mystique, de tant d'usages et d'institutions si merveilleusement appropriées aux intelligences les plus simples, il rouvrait aux artistes une mine aussi pure que féconde, que leurs devanciers étaient bien loin d'avoir épuisée.

Mais sur ce point les vieillards ne se montraient pas moins endurcis que sur celui de la littérature profane, et leur exemple fut presque généralement suivi par ceux qui venaient immédiatement après. Ce fut donc uniquement sur les générations placées entre l'enfance proprement dite et l'âge mûr (1), que Savonarole fit reposer ses plus belles espérances pour l'avenir, espérances qu'il cultiva pendant huit années consécutives avec un amour sans pareil, et qui le soutinrent dans des épreuves souvent bien amères que lui suscita la haine implacable de ses ennemis.

Préparer et assurer le triomphe de l'art, de la poésie et de la foi chrétienne pour une ère nouvelle qui devait s'ouvrir glorieusement avec le xvi^e siècle, et à Florence plutôt qu'ailleurs, à cause de ses richesses spirituelles (2), voilà le but que se proposait Savonarole en imprégnant le cœur et l'imagination de la jeunesse de ce parfum si exquis

(1) Il défendit qu'on amenât les enfants au-dessous de dix ans.

(2) *Firenze è la città di Dio.... Qui si fa più bene che nell' altre.* Sermon du 1^{er} dimanche de Carême. — *Vien quà, Firenze, tu di che sei povera; io dico quanto alle ricchezze spirituali, tu sei la più ricca città d' Italia.* Sermon de la veille du dimanche des Rameaux.

de piété tendre et enfantine dont la suavité se prolonge ordinairement bien avant dans la vie.

Le succès passa tellement ses espérances que lui-même crût ne pouvoir l'attribuer qu'à une intervention miraculeuse de la miséricorde divine, et jamais il n'était plus pathétique que dans l'effusion de sa reconnaissance pour l'auteur de ce bienfait (1). C'était pour son cœur une jouissance assez douce pour être comme une anticipation de sa récompense céleste; on voit par plusieurs passages de ses discours que l'innocence du premier âge lui inspirait je ne sais quel sentiment exalté qui ressemblait à de l'adoration; il disait qu'un enfant qui s'est conservé sans péché après être arrivé à l'usage de son libre arbitre, acquiert une si grande pureté d'esprit et de cœur, que les anges du ciel viennent souvent s'entretenir avec lui (2). Aussi était-ce par cette portion chérie de son auditoire qu'il faisait adresser des prières à Dieu pour obtenir soit des forces pour lui-même quand il se sentait épuisé, soit des magistrats vertueux pour Florence, quand on procédait à de nouvelles élections (3).

C'était un spectacle bien extraordinaire pour les Florentins, que de voir cette jeunesse auparavant

(1) Voir, à la fin du sermon pour le mardi après le 1^{er} dimanche de Carême, la belle paraphrase de ce verset du Psaume : *Ex ore infantium et lactantium perfecisti laudem*. Ce sermon est admirable d'un bout à l'autre.

(2) Sermon du dimanche des Rameaux. Il fut fait exprès pour les enfants.

(3) Sermon du jeudi après le 1^{er} dimanche de Carême.

si bruyante, si indisciplinée, si rebelle au frein des lois, se soumettre à une règle de vie si contraire à ses habitudes et à sa fougue naturelle, et se passionner pour de pieux exercices au point de ne pas songer à autre chose pendant sept années consécutives. Dans la maison paternelle on récitait le rosaire, ou on lisait l'office de la sainte Vierge, suivant la différence des âges, et surtout l'on se conformait, d'après la mesure des capacités individuelles, au plan d'éducation chrétienne recommandé par Savonarole; au dehors on assistait à tous ses sermons, et la veille des fêtes solennelles on allait ensemble faire des guirlandes d'olivier, on s'asseyait sur le gazon distribués en groupes qui formaient autant de chœurs, on chantait des Laudes à la louange de Dieu ou de Marie, et ceux qui avaient passé près de là disaient en revenant qu'il leur avait semblé voir une scène du paradis (1).

Ces Laudes, composées pour la plupart par d'assez bons poètes et chantées sur des airs très-connus, étaient un des moyens les plus efficaces employés par Savonarole pour le projet de régénération qu'il avait en vue. Il savait que l'usage de s'assembler le samedi soir après Nones dans les principales églises de Florence, pour chanter des cantiques spirituels en chœurs alternatifs devant une image de la Madone, qu'on recouvrait ensuite au milieu d'un concert formé par l'orgue, les voix

(1) Sermon du dimanche des Rameaux.

et les cloches, remontait sans interruption jusqu'au XIII^e siècle, et avait acquis assez d'importance pour qu'on en vînt à nommer un capitaine *dei Laudesi*; il savait que pendant tout le temps que dura l'interdit de 1376, les hommes, les femmes et les enfants se pressaient tous les soirs dans les églises pour se consoler par ces chants de la suppression temporaire du culte, et il voyait lui-même une compagnie de *trombistes*, organisée jadis aux frais de l'État pour accompagner le *caroccio* en temps de guerre, les prieurs et le gonfalonnier en temps de paix, venir tous les samedis sur la place du Palazzo Vecchio jouer des airs nationaux en honneur de la justice rendue au peuple dans la semaine qui venait de s'écouler (1). D'une autre part, il n'ignorait pas la vogue croissante qu'avaient obtenue les chants licencieux composés pour les danses et les orgies du carnaval, et de ses observations personnelles combinées avec les traditions historiques, il concluait très-légitimement que la musique exerçait un grand empire sur l'imagination des Florentins, et pouvait décupler le mal causé par la verve satanique de certains poètes. Il résolut donc d'étendre sa réforme jusqu'à cette branche de l'art.

Ici encore le problème était insoluble par rapport aux vieillards, de la mémoire desquels il était impossible d'extirper toutes les turpitudes qu'ils y avaient entassées comme des ornements; mieux eût

(1) *L'Osservatore Fiorentino*, vol. I, p. 439 et suiv.

valu avoir à nettoyer les écuries d'Augias. C'était donc uniquement à l'enfance et à la jeunesse que pouvait s'appliquer le plan du réformateur, et, dans cette limite, son triomphe sur la musique profane fut d'autant plus complet, qu'il le célébra précisément pendant les jours du carnaval, au milieu des chants pieux et des bénédictions de l'immense majorité du peuple.

Dans sa réforme musicale, il avait deux objets principaux en vue : d'abord, de remettre en vogue le chant si simple, si expressif et si majestueux des hymnes reçues dans l'Église depuis un temps immémorial, comme l'*Ave, maris Stella*, ou le *Veni, Creator*, qui était si heureusement approprié aux besoins du moment (1); ensuite il voulait substituer des airs plus décents à ceux sur lesquels Laurent de Médicis et sa cour avaient accoutumé de chanter les Laudes composées par lui avec une pureté de style qu'on n'attend pas de l'auteur des chansons à boire et à danser, dont la grossièreté cynique dépare le recueil de ses œuvres (2). Afin que le peuple ne fût pas désorienté par ces compositions nouvelles, on

(1) *Vorrei ancora che voi cantaste qualche volta della chiesa come Ave, maris Stella, o Veni, Creator, etc.* Sermon du lundi après le III^e dimanche de Carême.

Dans le sermon du samedi après le II^e dimanche, il s'exprime plus nettement encore : *Lasciate andare i canti figurati, e cantate i canti fermi ordinati dalla chiesa.*

(2) Les Laudes composées par Laurent de Médicis sont au nombre de dix. Sa mère, Lucrezia Tornabuoni, à laquelle il devait tous les sentiments de piété qu'il avait dans le cœur, en avait aussi composé quelques-unes.

avait eu soin d'y adapter les airs les plus populaires, comme l'air du *faisan*, celui de *la cigale*, etc.; et cette condescendance avait épargné aux poètes l'embaras de monter des chœurs tout exprès pour leurs chants. Savonarole ne proscrivit formellement ni les paroles ni la musique; mais à force de faire répéter par des voix enfantines les suaves mélodies qui s'étaient exhalées comme un parfum du cœur de leurs pieux ancêtres, il les fit apprécier par les Florentins à leur juste valeur, et cette branche importante de l'art chrétien eut sa part des améliorations introduites dans toutes les autres.

Ne pas reconnaître dans Savonarole le dialecticien puissant, l'orateur accompli, le théologien profond, le génie vaste et hardi, le philosophe universel ou plutôt le juge compétent de toutes les philosophies, serait un démenti trop impudent donné à l'histoire et à ses contemporains. On se croirait sans doute plus en droit de lui refuser ce sentiment si exquis du *beau* dans les arts d'imagination, qui n'est pas toujours le privilège des plus grands génies et qui suppose une sensibilité d'âme et une délicatesse d'organes aussi difficiles à rencontrer l'une que l'autre dans un solitaire voué aux mortifications du cloître, et cependant il n'y a nulle exagération à dire que tout cela se trouvait réuni à un très-haut degré dans Savonarole.

Dès son début dans la vie monastique il s'était imposé l'obligation de sacrifier tout ce qui devenait pour lui l'objet d'une affection trop vive, et ce sa-

crifice n'était jamais si douloureux que quand il fallait se défaire de quelque image de saint ou d'un livre pieux orné de miniatures (1). Dans le couvent modèle qu'il se proposait de fonder à Florence et qui était une utopie aussi chère à son cœur qu'à son imagination (2), les frères convers devaient s'occuper particulièrement d'ouvrages de sculpture et de peinture, et placés ainsi tout près du sanctuaire à la source des inspirations les plus pures, ils devaient être là comme des vestales préposées à la garde du feu sacré. Il savait par sa propre expérience combien le pinceau des artistes véritablement chrétiens pouvait aider l'âme à secouer ses langueurs et faciliter ses aspirations vers Dieu; car souvent on le voyait à genoux passer de longues heures en oraison devant une image du crucifix dans l'église d'*Orsanmichele* (3). Il y a plus, c'est qu'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti, que sa théorie du *Beau*, telle qu'elle est exprimée en fragments épars dans quelques-uns de ses sermons, surpasse en originalité comme en profondeur tout ce que les écrivains du même siècle ont dit sur ce sujet, en répétant plus ou moins servilement les trivialités d'Aristote ou de Quintilien. Sans m'arrêter à ses dé-

(1) Burlamachi, pp. 58, 59.

(2) *Idem*, pp. 70, 71. — Il en est aussi question dans la péroraison du sermon pour le dimanche de Quasimodo. Le couvent devait renfermer deux cents moines d'élite, qui seraient placés dans Florence comme un centre de lumières pour éclairer l'Italie.

(3) Bartoli, *Apologie de Savonarole*, p. 7.

veloppements ingénieux sur le *vrai*, le *beau* et le *bon* considérés dans leurs rapports avec la prédication chrétienne (1), je me contenterai de citer une de ses plus remarquables digressions adressées plus particulièrement aux artistes :

« Vos notions, leur disait-il, sont empreintes du
 « plus grossier matérialisme... La beauté dans les
 « choses composées résulte de la proportion entre
 « les parties ou de l'harmonie entre les couleurs;
 « mais dans ce qui est simple, la beauté c'est la
 « transfiguration, c'est la lumière; donc c'est par
 « delà les objets visibles qu'il faut chercher la
 « beauté suprême dans son essence... Plus les créa-
 « tures participent et approchent de la beauté de
 « Dieu, plus elles sont belles, de même que la beauté
 « du corps est en raison de la beauté de l'âme; car
 « si vous preniez deux femmes dans cet auditoire
 « également belles de corps, ce serait la plus sainte
 « qui exciterait parmi les spectateurs le plus d'ad-
 « miration, et la palme ne manquerait pas de lui
 « être décernée même par les hommes charnels (2). »

Il ne sentait pas moins vivement les beautés de la nature, et il comprenait mieux que personne le sens de ces belles paroles de saint Paul : *Tam multa genera linguarum sunt in hoc mundo et nihil sine*

(1) *Illuminare, delectare, inclinare*. Ce sont, si l'on veut, des idées platoniciennes; mais au moins elles prouvent que, même dans l'antiquité, Savonarole savait bien placer ses affections. Voir le sermon du samedi après le III^e dimanche de Carême.

(2) Vendredi après le III^e dimanche de Carême. Sermon sur l'entretien de Jésus avec la Samaritaine.

voce est (1). Pendant un court séjour qu'il fit en Lombardie, le Frère Jacques de Sicile, qui eut le bonheur de l'accompagner dans presque toutes ses excursions, se laissait souvent gagner par l'enthousiasme dont Savonarole était saisi à la vue du spectacle imposant et varié qui se déroulait devant leurs yeux ; ils choisissaient alors quelque site solitaire et ravissant, et après s'être assis à l'ombre sur le gazon, l'on ouvrait un livre des Psaumes pour y chercher un texte approprié à toutes ces merveilles de la plaine et des montagnes, qui racontaient aussi à leur manière la gloire et la grandeur de Dieu (2).

Savonarole avait laissé plus d'un souvenir de ce genre parmi les moines de Saint-Dominique de Fiesole, avec lesquels il avait parcouru plus d'une fois les collines d'alentour, laissant couler à pleins bords la céleste poésie qui bouillonnait dans son âme et faisant éprouver à ceux qui l'entendaient quelque chose d'analogue à ce qu'avaient éprouvé les deux disciples d'Emmaüs quand ils se demandaient l'un à l'autre s'ils n'avaient pas senti leurs cœurs brûler au-dedans d'eux-mêmes pendant que Jésus s'entretenait avec eux (3). Une journée entre autres était restée délicieusement gravée dans leur mémoire, c'était celle où Savonarole, pétrissant la moelle qu'il avait tirée de quelques rameaux de fi-

(1) Il y a tant d'espèces de langues dans ce monde et rien n'y est sans voix. *I Epist. ad Corinth.*, xiv, 10.

(2) Burlamachi, p. 65.

(3) Saint Luc, xxiv, 43-35.

guier, en avait fait de petites colombes blanches qu'il avait ensuite distribuées entre les moines, leur expliquant avec l'éloquence d'un prophète et d'un poète la double intervention de cet oiseau mystique dans l'alliance que Dieu fit avec Noé au sortir de l'arche, et dans celle qu'il scella plus tard par le sang de son Fils (1).

Il ne faut donc pas s'étonner de trouver des artistes et des poètes parmi les plus dévoués partisans de Savonarole; car c'était dans leurs rangs que devait éclater la sympathie la plus vive, non-seulement parce que sa parole faisait jaillir des étincelles qui embrasaient leurs âmes, mais encore parce qu'il les faisait remonter à la place éminente d'où ils étaient insensiblement descendus. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un héros dans l'histoire dont le nom ait été transmis à la postérité avec un cortège plus imposant d'hommes illustres dans tous les genres; et on a peine à se persuader qu'il est question d'un simple moine quand on énumère les philosophes, les poètes, et les artistes de tout genre, architectes, sculpteurs, peintres, et même graveurs, qui s'offrirent presque tous à lui avec enthousiasme, pour être, chacun en ce qui le concernait, les dociles instruments de sa grande réforme sociale.

A leur tête il faut placer le fameux Jean de la Mirandole, ce savant universel qui avait déjà compris et admiré bien des choses quand il rencontra Savo-

(1) Burlamachi, p. 65.

narole, mais qui resta comme stupéfait d'un prodige nouveau la première fois qu'il entendit parler cet homme extraordinaire. Comme il fut l'ami de Laurent de Médicis, son admiration ne saurait être suspecte, et cette circonstance donne également un grand poids au témoignage d'Ange Politien qui, malgré sa prédilection pour la littérature profane objet des invectives de Savonarole, ne peut s'empêcher de le représenter comme un homme aussi remarquable par sa sainteté que par sa science, qui prêchait une doctrine céleste avec une rare éloquence (1).

Le chanoine Benivieni, poète platonicien enchaîné plus étroitement encore à la Cour et aux préjugés des Médicis, n'en publia pas moins, à l'époque où l'orage commençait à gronder sur la tête du prédicateur, une défense très-énergique de ses doctrines et de ses prophéties (2).

Un philosophe, non moins dévoué que lui à la dynastie régnante, Marsile Ficin, le grand initiateur à la philosophie platonicienne, ne se contentait pas de venir écouter avec respect la parole de celui qu'il regardait comme un envoyé de Dieu; il se faisait, pour ainsi dire, l'écho de ses menaces prophétiques dans sa correspondance avec ses amis, les exhortant à obéir enfin aux avertissements salutaires d'un si

(1) *Insignis et doctrina et sanctimonid vir, cœlestisque doctrinae prælicator egregius.* Epistolar., lib. iv, epist. 2.

Jean de la Mirandole et Politien moururent tous deux en 1494, avant la catastrophe qui termina la mission de Savonarole avec sa vie.

(2) Cet ouvrage fut imprimé en 1496.

grand homme en qui la sagesse n'était pas moins éminente que la sainteté. Malheureusement cet enthousiasme ne tint pas contre le coup qui, en frappant Savonarole, menaçait tous ses partisans, et Marsile Ficin, en se joignant à ceux qui voulaient flétrir leur victime après l'avoir immolée, prouva une fois de plus qu'un beau génie n'est pas toujours une garantie contre les défaillances du cœur et du caractère (1).

Quel contraste entre cette lâcheté, qui n'a d'autre excuse que la peur, et le magnifique hommage rendu, longtemps après, à la mémoire du martyr dominicain, par un auditeur à peine sorti de l'adolescence, qui recueillait avidement ses paroles, qui les écrivait ensuite, pour les mieux graver dans sa mémoire, et qui était probablement conduit à ces prédications par Marsile Ficin lui-même qui l'avait tenu sur les fonds baptismaux et lui portait une affection toute paternelle. Ce jeune enthousiaste n'était autre que François Guichardin, le fameux historien, à la tête froide, au coup d'œil sûr, qui, à un âge où ces deux qualités le mettaient à l'abri de toute illusion rétrospective, proclamait Savonarole le religieux, le plus riche en science et en vertu que Florence eût vu, de mémoire d'homme, possédant la philosophie, comme s'il l'avait faite, et l'Écriture

(1) Cette honteuse rétractation, conçue dans des termes qui soulèvent le cœur de dégoût, a été publiée dans le tome IX (nouvelle série, de l'*Archivio storico italiano*. On y trouve aussi un excellent travail sur la vie et les écrits de Marsile Ficin.

sainte, comme nul ne l'avait possédée depuis des siècles, d'un jugement exquis non-seulement dans la littérature, mais dans l'intelligence des affaires humaines, éloquent sans artifice et sans déclamation, et sorti victorieux de la plus difficile des épreuves, celle de prêcher si longtemps, avec un succès toujours croissant, devant des auditeurs florentins habitués à se dégoûter de leurs prédicateurs dès la première ou la seconde saison quadragésimale. Enfin, après avoir remis à l'avenir la solution de cet ardu problème, il termine en disant à ses contemporains qu'en tout cas ils ont vu un phénomène extraordinaire, et que, pour le caractériser, ils ont à choisir entre deux qualifications, celle de grand prophète, s'il fut sincère, et celle de très-grand homme, s'il ne le fut pas (1).

Cependant il y avait, dans ces sermons, un côté moins accessible à l'esprit positif de Guichardin, mais très-attractif pour les âmes d'élite. C'était le côté mystique, qui correspondait plus spécialement aux aspirations idéales d'une certaine portion de ses auditeurs; et comme l'idéal ascétique, tel qu'il le leur faisait entrevoir, n'était nulle part aussi bien réalisé que dans le couvent de Saint-Marc, on s'y précipitait comme dans la voie qui conduisait le plus sûrement à la perfection chrétienne. A la suite des hommes du siècle, comme le diplomate Pandolfo Rucellai, le médecin Pietro

(1) Voir les *Opere inedite di Guicciardini*, vol. III, chap. XVII.

Paolo, le savant helléniste Zanobi Acciajuoli, on y voyait entrer des chanoines du Dôme, issus d'illustres familles, et même des religieux qui voulaient une règle plus sévère ou qui aspiraient au bonheur d'être placés immédiatement sous la main d'un tel pasteur. Mais rien, en ce genre, n'égalait le spectacle qu'on eut sous les yeux, le jour où les Camaldules de Sainte-Marie-des-Anges, par un acte authentique passé devant notaire, se déclarèrent prêts à quitter leur costume et leur couvent, pour émigrer en masse dans celui de Savonarole. Je ne crois pas que les annales des ordres monastiques, en Orient et en Occident, offrent un autre exemple de ce genre d'abnégation collective.

Il manquerait quelque chose à la gloire de Savonarole, si l'idéal héroïque ou chevaleresque n'avait pas eu quelque représentant parmi ces illustrations diverses, groupées autour de lui. Ce représentant était un homme de guerre, nommé Marco Salviati, en qui brillaient toutes les qualités de sa profession, rehaussées par la ferveur d'une conversion récente. On le voyait, dans les jours de danger, marcher à côté de son régénérateur, en défiant du regard ceux dont les intentions lui étaient suspectes, et tel était son ascendant sur la multitude, même quand elle devint hostile, que nul n'osait franchir la ligne de démarcation qu'il traçait avec sa lance, pour l'empêcher d'avancer (1). Ses rivaux, en dévouement

(1) *Fecce un segno in piazza con un' arme in asta, dicendo : Chi*

comme en enthousiasme, étaient Batista Ridolfi et le brave Francesco Valori, ami et disciple de Marsile Ficin, comme l'étaient son frère et ses deux neveux, et suppléant, par ses libéralités envers lui, aux oublis trop fréquents de Laurent le Magnifique; chevalier sans peur auquel il ne manqua, pour être sans reproche, que d'avoir été moins implacable dans ses haines. Aussi celle que lui portaient ses ennemis, ne put-elle être assouvie que par son sang, et le jour où ils se donnèrent cette satisfaction, ils enveloppèrent dans leur vengeance non-seulement sa femme, mais encore son enfant en bas âge.

Mais de toutes les classes de citoyens, celle qui lui fournit le plus grand nombre de champions religieusement dévoués à sa cause, fut sans contredit celle des artistes; parmi ceux-là il ne trouva pas seulement des amis, il trouva des apôtres et des martyrs; les uns aspirèrent à la gloire de mourir avec lui, d'autres, regardant la lumière de l'art comme éteinte, voulurent, dans l'excès de leur douleur, imposer un deuil éternel à leur génie. Tous persévérèrent dans leur enthousiasme jusqu'à la fin, honorant ainsi et leur profession et l'espèce humaine par une fidélité que le triomphe de leurs adversaires rendait difficile et même périlleuse.

A leur tête il faut placer Pérugin, non-seulement

passerà questo segno proverà quanto possano le armi di Marco Salviati. Burlamachi, p. 455.

parce qu'il représentait, auprès de Savonarole, l'école Ombrienne dans toute sa gloire, mais parce que la ruine de ses espérances fut pour lui plus fatale que pour les autres. L'école Romaine, qui n'était pas encore fondée, était représentée d'avance par le jeune Michel-Ange, dans l'âme duquel la parole du prophète laissa des traces si profondes, que cet enthousiasme survécut en lui à tous les autres. Si le plus grand peintre qu'eût alors l'Italie, je veux dire Léonard de Vinci, ne figurait pas dans cet auditoire incomparable, c'est qu'il jetait alors en Lombardie les fondements d'une école nouvelle qui devait rendre son nom doublement immortel; mais il avait laissé à Florence trois artistes qui avaient subi, à divers degrés, son influence, et qui avaient été unis entre eux par leur amitié pour lui, comme ils l'étaient maintenant par leur admiration passionnée pour Savonarole. L'un d'eux était Sandro Botticelli, le seul à qui Léonard donne le titre d'ami dans les écrits qui restent de lui; et si quelqu'un méritait ce privilège, c'était bien celui qui se laissait tellement dominer par ses affections, qu'à la mort du pasteur Dominicain, il renonçait pour jamais à la peinture, sans tenir compte des inconvénients auxquels l'exposait sa pauvreté. L'autre était Lorenzo di Credi, le disciple chéri d'André Verocchio, par conséquent condisciple de Léonard, qu'il égale quelquefois pour la grâce des types et la finesse du modelé, qu'il surpasse peut-être par la pureté presque angélique de son imagination. Enfin le troisième est Pérugin

lui-même, dont les relations intimes avec Léonard ont été, non pas racontées, mais chantées par un poète contemporain; et ce poète, qu'inspiraient à la fois l'admiration et la reconnaissance, était ce Giovanni Santi, dont nous avons déjà parlé. Pour compléter ce groupe qui forme, pour ainsi dire, la sommité hiérarchique du cortège de Savonarole, il faut joindre à ces quatre noms celui de Baccio della Porta qui, en voyant évanouies à jamais, par le supplice de son héros, les espérances qu'il avait fondées sur ses prédications, ne crut plus à l'avenir de l'art ni à celui de la patrie, et chercha dans l'idéal ascétique, sous le nom de fra Bartolomeo, le genre de consolation le plus approprié à sa douleur.

Les peintres dont le pinceau était renfermé dans l'humble sphère de la miniature, ne se montrèrent ni moins enthousiastes ni moins dévoués. En ce qui concerne ceux du couvent de Sainte-Marie-des-Anges, on peut facilement suppléer, par des conjectures, au silence de Vasari; mais on y supplée par des faits positifs, en ce qui concerne Monte di Giovanni, le plus grand miniaturiste de l'école Florentine, dans tout le cours du xv^e siècle. Quant à ceux qui travaillaient pour le couvent de Saint-Marc, et sur lesquels rayonnait, sans intermittence, le charbon des lèvres du prophète, l'enthousiasme pour ce dernier absorbait en eux l'enthousiasme de l'art, et il leur arriva trop souvent d'avoir à se défendre contre les agitations et les terreurs qui leur venaient

du dehors. L'un d'eux, Frère Eustache, n'avait que vingt-deux ans en 1494, quand il prit l'habit des mains mêmes de Savonarole. C'était, comme nous l'avons dit ailleurs, un lecteur passionné de la Divine Comédie, qu'il savait presque par cœur, et le grand âge qu'il atteignit, le mit à même, cinquante ans plus tard, de fournir à l'ingrat Vasari plus d'un précieux renseignement. L'autre, connu sous le nom de Fra Benedetto, avait à peu près le même âge; mais c'était une âme tout autrement trempée, plus faite pour être éprise de l'idéal chevaleresque que de l'idéal ascétique. Très-ardent jusqu'alors dans la poursuite de tous les genres de plaisirs, il avait reçu une secousse qui avait bouleversé tout son être, et comme il était encore peu familiarisé avec les armes spirituelles, c'était avec des armes d'un autre genre qu'il brûlait de signaler sa reconnaissance. Aussi, quand le couvent fut envahi par ceux qu'on appelait *les enragés*, fallut-il que son maître, en le voyant armé de pied en cap, lui fit la même réprimande que Notre-Seigneur fit à saint Pierre; et quand les assaillants, après avoir pénétré dans le cloître, emmenaient leur victime devant des juges acharnés à sa perte, il fallut que cette victime usât pour la dernière fois de son autorité comme prier, pour empêcher ce généreux champion de venir partager son sort.

Là ne finirent pas les épreuves de Fra Benedetto : une dure captivité, prolongée jusqu'à ses vieux jours et peut-être jusqu'à sa mort, par d'implacables ran-

cunes, vint priver cette âme ardente de l'aliment extérieur dont elle avait besoin, et il advint ce qui est advenu à d'autres prisonniers, moins riches que lui en souvenirs, c'est-à-dire qu'il se consola en repassant dans sa mémoire ce qu'il y avait de plus émouvant dans sa vie, et en replaçant devant ses yeux l'image de son régénérateur. C'est ce double but qu'il a voulu atteindre dans son poëme, moitié historique et moitié lyrique, intitulé *le Cèdre du Liban*, et dans lequel il y a des morceaux écrits avec une verve qui montre de quels rayons il savait illuminer son cachot. En combinant le portrait qu'il trace de Savonarole (1), avec celui qu'en a tracé Guichardin, je crois qu'on se ferait une idée assez exacte de ce personnage si prodigieux et si méconnu. Les traits sous lesquels le peint Fra Benedetto, n'ont rien de vague, ni d'outré; on voit que ses souvenirs le servent avec précision, et l'on sent circuler la vie d'un bout à l'autre de cet opuscule; il y en a plusieurs autres, composés dans le même lieu, mais sous des influences moins heureuses, bien qu'ils aient toujours pour but direct ou indirect la glorification de Savonarole. Il y a un recueil de

(1) *Benchè per morte sia da me lontano,
 Quel vedo sempre con occhio invisibile.
 Era parvo di corpo, ma ben sano;
 Era di membra a modo delicato,
 Che quasi rilucea sua santa mano.
 Ilare sempre e non giammai turbato.
 Di sguardo desto e penetrante e bello,
 Dell'occhio suffornato, oscuro e grato.*

ses prophéties, en tête duquel se trouve un portrait du prophète, en très-petites dimensions, portrait d'autant plus précieux, qu'il est le seul produit qui nous reste du pinceau de Fra Benedetto, et que ce produit unique a dû être, après Dieu, sa plus douce consolation (1).

L'architecture était représentée, dans le cortège de Savonarole, par Simone Cronaca, dont les constructions élégantes et hardies sont comme un dernier reflet de la grande école du xv^e siècle, ce fut lui qui dessina cette charmante église des franciscains qu'on voit sur le penchant de la colline de San-Miniato, et que Michel-Ange, épris de la beauté du lieu et de l'harmonie des lignes intérieures, avait coutume d'appeler *sa jolie villageoise*. Et cependant ce n'est pas cet édifice, malgré toute l'élégance de ses proportions, qui est son chef-d'œuvre; c'est la sacristie de San-Spirito, qu'on peut placer hardiment à côté des plus belles créations du même genre, dues au génie de Bramante ou de Brunelleschi. Ce fut encore Cronaca qui décora le palais Strózzi du magnifique entablement qui lui sert de couronne, et, quand il fut question, après l'expulsion des Médicis, en 1497, d'opérer dans la distribution intérieure du Palazzo Vecchio, les changements exigés par la nouvelle forme de gouvernement, ce fut lui qu'on chargea, comme partisan prononcé de Savonarole, de

(1) On trouvera, dans les *Scritti varj* du P. Marchese, une notice intéressante sur la vie et les écrits de Fra Benedetto.

bâtir une salle assez vaste pour servir aux assemblées du grand conseil (1). Il ne vécut pas assez longtemps pour être témoin de la profanation subséquente de son œuvre; mais il vit d'autres profanations, et même il y en eut une à laquelle il fut forcé de prêter la main, quand il reçut ordre d'aider à mettre en place, dans le clocher des Franciscains de San-Miniato, la grosse cloche du couvent de Saint-Marc, frappée d'interdit et de confiscation, pour avoir servi à sonner le tocsin contre les adversaires du prédicateur. Deux témoignages irrécusables nous prouvent que l'architecte resta fidèle à son culte jusqu'à la fin; d'abord son testament, sur lequel figurent, à titre de témoins, deux amis de cœur, liés par un culte et des souvenirs communs, savoir, Giovanni delle Corniole et Lorenzo di Credi; ensuite nous avons le témoignage de Vasari qui, dans sa phraséologie de courtisan, qualifie de frénésie ou de radotage le singulier bonheur qu'éprouvait Cronaca, dans ses vieux jours, à parler de Savonarole (2).

L'enthousiasme des sculpteurs se produisit sous des formes encore plus extraordinaires. Outre Andrea della Robbia et sa famille dont nous avons

(1) Cette salle n'est plus reconnaissable, depuis les changements faits par Vasari, du temps de Côme 1^{er}.

(2) *Gli era entrato nel capo tanta frenesia delle cose di Savonarola, che altro che di quelle sue cose non voleva ragionare.* Vasari, *Vita del Cronaca.*

Il ne faut pas oublier que le biographe avait ses raisons pour en parler sur ce ton-là.

parlé longuement ailleurs, il y en eut d'autres qui trouvèrent moyen d'aller encore plus loin et qui au culte de Savonarole ajoutèrent sa légende et même sa légende miraculeuse. Baccio di Montelupo, l'auteur de cette belle statue de saint Jean l'évangéliste, qui remplit une des niches de l'oratoire d'Or-San-Michele, obligé de quitter sa patrie pour se soustraire à l'outrage et à la persécution, tomba malade à Bologne et dut son salut à une vision dans laquelle le prophète lui apparut comme un ange libérateur (1). Un autre sculpteur, nommé Francesco Ferrucci, celui-là même qui retrouva le secret, perdu depuis des siècles, de sculpter le porphyre, avait travaillé, jeune encore, dans le dôme de Florence, avec un beau-frère qui maudissait le nom de Savonarole, et jamais aucune de ces malédictions n'avait passé sans réprimande. Longtemps après, il fut atteint de la peste qui ravageait Rome en 1527, et, comme on le transportait mourant au lazaret, il vit approcher de son tombereau deux Frères de Saint-Dominique dont l'un lui fit une onction sur le front, en disant : « Parce que tu as cru à Savonarole, tu seras guéri. » Et la guérison suivit immédiatement les paroles.

A tous ces noms, il faut ajouter ceux de Baldinì et de Giovanni delle Corniole, celui-ci fameux gra-

(1) Burlamachi, *Vita di Fra Girolamo*. Baccio di Montelupo sculpta une quantité de crucifix. Ce fut, pour ainsi dire, sa spécialité; il y en a un dans le grand réfectoire du couvent de Saint-Marc, et un autre dans l'église de San-Lorenzo.

veur sur pierre et dont le plus bel ouvrage est un buste de Savonarole qui se voit encore à Florence ; celui-là digne successeur de Maso Finiguerra et ayant su, avec le concours de Botticelli qui lui fournissait les dessins, élever son art à la hauteur d'une prédication.

Avec la coopération de tant d'hommes illustres soit par le génie, soit par la naissance, soit par des services publics, Savonarole jugea qu'après le succès inouï de ses prédications pendant le carême de 1496, il pouvait enfin frapper un coup plus hardi et faire passer devant les Florentins un spectacle auquel leurs yeux n'étaient pas accoutumés. Le dimanche des Rameaux on vit défiler dans les rues une longue procession figurant l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem ; les enfants seuls étaient au nombre de huit mille : d'une main ils tenaient une petite croix rouge et de l'autre un rameau d'olivier, excepté ceux qui étaient chargés de recevoir les aumônes pour le Mont-de-Piété. Venaient ensuite les différents ordres religieux avec le clergé, puis une multitude innombrable d'hommes de tout âge et de toute condition ; enfin les jeunes filles vêtues de robes blanches avec des guirlandes sur la tête et suivies des mères qui fermaient la marche. Jamais de mémoire d'homme on n'avait assisté à un pareil spectacle dans Florence ; le recueillement de cette immense population, cette robe baptismale portée par les enfants des deux sexes qui chantaient alternativement des psaumes et des Laudes composées tout

exprès par le poëte Benivieni (1), ces voix enfantines harmonieusement mêlées au son de toutes les cloches, tout cela, dit le moine Burlamachi, faisait qu'on se croyait transporté dans une nouvelle Jérusalem, et que la gloire du paradis semblait être descendue sur la terre. Des pleurs d'attendrissement coulaient de tous les yeux, et plusieurs *tièdes*, venus avec l'intention de murmurer et de maudire, furent si bien gagnés par l'attendrissement universel qu'ils ne trouvèrent dans leur cœur que des bénédictions et des larmes. Dans cette première journée fut célébré le triomphe de l'innocence et de la charité (2).

L'année suivante Savonarole, enhardi par le succès, organisa une procession encore plus solennelle, qui devait représenter le principal objet de ses longs travaux apostoliques, c'est-à-dire le triomphe du génie chrétien sur le paganisme. Ce furent encore les enfants qui y jouèrent le rôle le plus intéressant : d'abord ils allèrent de maison en maison, demandant, au nom de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, qu'on leur livrât *l'anathème*, expression par laquelle ils désignaient tous les objets d'art et de luxe que le prédicateur avait réprouvés comme profanes. Le

(1) Une de ces Laudes était une espèce de chant patriotique et commençait par ces mots :

Viva nei nostri cuori, viva Fiorenza!

(2) Les aumônes recueillies pendant cette procession, tant en bijoux qu'en argent, furent si abondantes qu'on eut de quoi fonder quatre Monts-de-Piété, un par quartier, ce qui mit le comble à fureur des usuriers et des banquiers.

produit de tous ces sacrifices volontaires fut porté sur un bûcher qui avait été dressé sur la place publique, et exposé aux regards des citoyens comme des dépouilles remportées sur les puissances infernales. On y voyait des recueils de chansons licencieuses, avec les instruments dont on avait coutume de s'accompagner en les chantant, des monceaux de gravures indécentes et de portraits où la pudeur n'était pas respectée dans le costume, les contes de Boccace et autres compositions du même genre, le *Morgante* de Pulci, et toutes les autres épopées burlesques où d'aventureux libertins étaient substitués aux héros des anciens romans de chevalerie, les poésies érotiques de l'antiquité classique et celles qui avaient été composées par imitation ou autrement, tant en langue latine qu'en langue vulgaire ; enfin une multitude de peintures et de sculptures d'un très-grand prix, que leurs auteurs ou leurs possesseurs venaient offrir en holocauste sur cet autel de purification ; et bien qu'il parût à peu près impossible d'ajouter quelque chose à la pompe si imposante de la première procession, celle-ci néanmoins produisit encore plus d'effet sur le peuple, d'abord parce qu'elle avait lieu le jour même du carnaval et qu'elle attestait hautement la puissance magique de Savonarole sur les habitudes les plus invétérées, ensuite parce que l'ordonnance même de la fête avait été plus habilement conçue que la première fois : tous les arts chrétiens avaient été mis à contribution pour en rehausser la magnificence, et

on remarquait entre autres chefs-d'œuvre un *Enfant-Jésus* sculpté par Donatello, et monté sur un piédestal d'or, du haut duquel il donnait la bénédiction d'une main, et de l'autre montrait une croix, des clous et une couronne d'épines. Après avoir traversé toute la ville, en recueillant des aumônes et en chantant alternativement des psaumes, des hymnes et des laudes, les enfants entonnèrent une invective pieuse composée tout exprès contre le carnaval dont la figure monstrueuse, emblème des plus ignobles penchants, était assise sur le sommet du bûcher, et devint bientôt la proie des flammes, au milieu des acclamations du peuple qui dominaient le son des cloches du palais et les bruyantes fanfares des trombistes.

On serait tenté de croire que cette exaltation progressive devait enfin avoir atteint son apogée, et que les ressorts tendus depuis si longtemps avec une telle violence allaient se relâcher insensiblement; ce fut précisément le contraire qui arriva; car le carnaval de l'année suivante fut célébré par la destruction d'un nombre encore plus considérable d'ouvrages profanes ou licencieux, parmi lesquels on distinguait plusieurs statues antiques dont les contours moelleux exprimaient admirablement ce charme de volupté païenne si bien compris par les artistes sensuels de la Grèce et de Rome (1).

(1) On avait donné à ces statues les noms des plus fameuses beautés contemporaines : la *bella Bencina*, la *Lena Morella*, la *bell Bina*, etc.

Fra Bartolomeo apporta scrupuleusement tous les dessins qu'il avait faits comme études du nu, et son exemple fut suivi par Lorenzo di Credi et par plusieurs autres peintres qui avaient compris le besoin d'une prompte régénération pour leur art. Cette fois-ci les aumônes furent encore plus abondantes, les images de saints et les bannières déployées dans la procession donnèrent encore une plus haute idée de ce que pouvaient être la peinture et la sculpture chrétienne; le bûcher fut construit sur une plus grande échelle et surmonté d'emblèmes plus significatifs, et au lieu de pousser des cris de joie en y voyant mettre le feu, le peuple entona majestueusement le *Te Deum* (1).

Ces cérémonies imposantes, combinées avec les prédications presque quotidiennes de Savonarole, produisirent une impression d'autant plus profonde sur toutes les classes de citoyens, que chacune d'elles y avait été très-habilement préparée de longue main; ce n'était pas un enthousiasme d'un jour tel qu'aurait pu l'exciter un énergumène ignorant ou fanatique; c'était un enthousiasme qui avait sa racine dans les plus intimes profondeurs de l'âme; c'était comme l'explosion de tous les sentiments que ce missionnaire philosophe y avait remués et mis en fermentation pendant huit ans. Il avait su graduer son éloquence de manière à ne jamais paraître rétrograde ni même stationnaire dans la longue car-

(1) Burlamachi, p. 428-436.

rière qu'il se proposait de parcourir, ce qui fut cause qu'à son début on se plaignit généralement de son excessive simplicité (1); mais à mesure qu'on vit se dérouler son vaste plan de réforme qui embrassait d'une même vue toutes les facultés humaines viciées par des habitudes païennes déjà invétérées, les esprits qui pouvaient encore supporter l'éclat d'une lumière si vive, s'ouvrirent insensiblement à des convictions plus chrétiennes, et ce ne fut qu'après les avoir laborieusement affermiées par tous les moyens que la science théologique, philosophique et historique mettait à sa disposition, que Savonarole, déjà maître absolu des intelligences et des cœurs, crut devoir frapper les imaginations par tout cet appareil de cérémonies moitié religieuses et moitié dramatiques qui se reproduisirent avec une pompe toujours croissante pendant trois années consécutives.

Il ne paraît pas que ces processions triomphales aient été troublées par la faction des *tièdes*, devenue impuissante en face de l'immense majorité de leurs concitoyens; mais leur rage pour être concentrée n'en était que plus envenimée et plus ingénieuse, et leur zèle à susciter des ennemis à Savonarole, partout où il y avait des âmes et des imaginations corrompues, était tellement infatigable, que rien ne manqua pour l'exécution de leurs pro-

(1) Il en convient lui-même dans son sermon pour le dimanche de Quasimodo.

jets de vengeance quand le jour fatal fut arrivé.

Les plus ardents instigateurs de ces haines n'étaient pas les vieillards tout irrités qu'ils étaient de voir diminuer tous les jours le nombre des victimes qui servaient d'aliment à leur luxure (1), ce n'étaient pas non plus les professeurs de littérature profane dont l'industrie venait de tomber presque au niveau des arts mécaniques, ce n'étaient pas même les mauvais prêtres et les mauvais moines quoique anathématisés et foudroyés par toute la force que peut donner à la parole humaine l'éloquence d'un prédicateur sans peur et sans reproche; les plus mortels ennemis de Savonarole étaient les banquiers et les hommes d'argent de toutes les dénominations.

Il avait à leurs yeux un tort irrémissible, celui d'avoir encouragé de tout son pouvoir le placement des capitaux au Mont-de-Piété fondé pour soustraire les citoyens pauvres aux exactions ruineuses des usuriers. Il en était résulté une perturbation momentanée dans les spéculations financières, et des alarmes sérieuses sur le contre-coup que cette branche de commerce en ressentirait à l'avenir. D'un autre côté, la réforme qui s'était étendue successivement à un très-grand nombre d'articles de luxe menaçant d'appauvrir et même de ruiner de fond en comble tous les marchands qui avaient besoin d'une

(1) Voir le sermon du Mercredi saint. — Ailleurs il leur reproche de ressembler aux vieillards qui épièrent la chaste Suzanne. Sermon du 1^{er} dimanche de l'Avent.

certaine dose de corruption dans le siècle pour conserver leurs pratiques, il se forma entre eux et les banquiers une confédération formidable dont les ramifications s'étendirent jusqu'à Rome, où la famille si tristement célèbre des Borgia causait encore plus d'effroi par l'impunité de ses crimes que par leur énormité. Pour de si hardis violateurs de toutes les lois divines et humaines, les sermons de Savonarole ne pouvaient être que les déclamations séditieuses d'un sectaire; aussi les banquiers, les usuriers et les marchands qui multipliaient contre lui les délations et les calomnies (1), furent-ils secrètement encouragés dans toutes les machinations qu'ils tramèrent pour sa perte; et au bout de huit années d'intrigues et de bassesses, leurs mesures, combinées si longtemps d'avance avec un art infernal, amenèrent le tragique dénoûment que tout le monde connaît.

Outre ce vil intérêt d'échange, d'usure et de négoce, il en était un autre que Savonarole avait compromis et blessé : c'était l'intérêt d'ambition et d'amour-propre, sur lequel cette classe respectable de citoyens ne veillait pas avec moins de sollicitude que sur l'autre. Or, l'insolent prédicateur n'avait-il

(1) Il en accuse formellement les usuriers dans le sermon pour le mardi de Pâques, et l'établissement du Mont-de-Piété le ferait supposer lors même qu'il n'en parlerait pas.... Ailleurs il dit : *Voi ó mercatanti che state là, uditemi, voi siete quelli che scrivete lettere, che non si lasci parlare ai profeti*, etc. Sermon du mardi après le 1^{er} dimanche de Carême.

pas eu l'audace de dire aux pères de famille qu'une éducation qui consistait à faire étudier aux enfants quelques poésies profanes et à les envoyer ensuite dans une maison de banque pour y prendre des leçons de change et d'usure était aussi préjudiciable à leur âme qu'à leur intelligence (1)? Et n'avait-il pas comblé la mesure en préconisant une constitution politique qui ôtait aux grands capitalistes l'énorme influence qu'ils avaient exercée jusqu'alors sur les affaires publiques?

Voilà le secret de la prédilection de Savonarole pour le gouvernement populaire, et de sa répugnance invincible pour l'administration des Médicis. En sa qualité d'homme intellectuel, et plus encore en sa qualité d'homme de Dieu, il avait pris en horreur le gouvernement des banquiers, et l'idée de placer l'emblème d'une magistrature souveraine dans des mains que pouvaient avoir souillées des gains illicites était pour lui le renversement de tous les principes sociaux. Voilà pourquoi il prêchait tant aux Florentins l'amour de leur constitution démocratique (2), ne se lassant jamais de leur

(1) *La prima cosa li padri gli ponghono ad imparar poesie, e dipoi alli banchi ad imparare cambj ed usure, e cosi gli mandano a casa del diavolo.* Sermon du lundi après le II^e dimanche de Carême.

(2) Il voulait qu'on composât un chant patriotique qui fût su de tous les citoyens.... *Dovete fare una canzona che ognuno la sappia.* Mais il ne demandait pas un chant d'orgie révolutionnaire. Loin d'inviter le peuple à intervenir dans le gouvernement, il l'en détournait de tout son pouvoir. *Lassati governare da chi governa e non voler ingerirti alle dignità, ma lascia fare a Dio,* etc. Sermon du III^e di-

répéter que c'était la seule qui fût appropriée à leurs besoins, et que Dieu, dans sa miséricorde, la leur avait envoyée comme un remède à leurs discordes civiles, ce qui, dans l'intention du prédicateur, ne signifiait en aucune manière que cette forme fût la plus désirable de toutes ; car Savonarole ne fut jamais l'apologiste des institutions républicaines dans le sens que les publicistes modernes ont attaché à ce mot, et quelques-uns d'entre eux se sont trop pressés d'inscrire ce grand nom sur la liste de leurs glorieux précurseurs. Pour lui, le gouvernement monarchique était le meilleur de tous, et il le disait hardiment à ses auditeurs qui étaient tous citoyens d'une république (1). Dans son utopie favorite, où il plaçait la réalisation de ses plus chères espérances, tous les honneurs étaient pour la royauté ; et quand il y appliquait le passage de Zacharie où le prophète demande à l'ange du Seigneur *ce que signifient les deux oliviers qui sont à droite et à gauche du candé-*

manche de l'Avent. — Dans celui du mardi après le III^e dimanche de Carême, il dit ces belles paroles : *Cittadini miei, quandò voi andate sù nei vostri consiglj, se voi foste umili, iddio vi illuminaria ; se voi non foste ambitosi e tanto superbi, voi avreste fatto ora mille cose che non avete fatte...* Certes cet esprit d'humilité n'est pas celui du républicanisme moderne. Du reste, il est aisé de voir, par l'ensemble des idées politiques de Savonarole, qu'il aurait préféré la pire des républiques à certaines monarchies.

(1) *Dove è un buon capo, è buon governo, e questo è l'ottimo dei governi...* Il plaçait immédiatement après le gouvernement aristocratique, comme celui de Venise... Sermon pour le II^e dimanche de l'Avent. — Dans le sermon du III^e dimanche, il revient encore sur la préférence qu'il donne au gouvernement monarchique.

labre (1), Savonarole répondait que l'un représentait le pape et les prélats qui dirigeraient la chrétienté aux jours de sa régénération, et l'autre les princes temporels qui travailleraient alors tous à la défense de l'Église et à la propagation de la foi du Christ (2). Que s'il parlait un autre langage toutes les fois qu'il s'agissait du peuple florentin, c'était uniquement parce qu'il n'y trouvait pas les éléments nécessaires pour constituer une monarchie sur sa véritable base, et parce qu'il croyait que le pouvoir d'un seul, placé entre les mains d'un Médecin ou de tout autre banquier également influent par ses richesses, y serait exploité, comme par le passé, au profit des idées profanes ou païennes qui avaient exercé tant d'empire sur les esprits dans le cours du siècle qui allait finir.

Le récit de la catastrophe qui termina la vie de ce grand homme, n'appartient pas à mon sujet; mais je ne veux pas laisser ignorer à mes lecteurs quels en furent les véritables moteurs. Bien qu'on puisse reprocher au pape Alexandre VI de n'avoir pas heureusement choisi son mode d'intervention dans ce grand débat, il est certain que son rôle fut presque toujours passif, et qu'il y eut des moments où ses dispositions personnelles alarmèrent ceux qui voulaient la mort de Savonarole. Un jour que ses doctrines étaient examinées, en présence du

(1) Zacharie, ch. iv.

(2) Sermon du samedi après le V^e dimanche.

pontife, par une commission de quatorze théologiens, un jeune Dominicain, plus hardi que les vieux, ne put contenir son zèle et sa douleur, quand il vit que le grand crime imputé au réformateur était d'avoir été la cause de tous les malheurs de Pierre de Médicis, c'est-à-dire de sa récente expulsion. Or, sa famille, outre le membre très-influent qui la représentait dans le collège des cardinaux, y comptait un bon nombre de créatures dévouées, trop disposées à servir ses rancunes. Une haine plus sourde et non moins envenimée faisait agir et parler le cardinal Ascanio Sforza, digne frère de Louis le Maure, qui avait à se venger pour son propre compte, et dont la correspondance avec les magistrats florentins, avant et après le supplice de la victime, est un monument de honte indélébile, je ne dis pas pour le tyran milanais dont la mémoire est d'ailleurs assez flétrie, mais pour ces magistrats serviles, non moins traîtres à la vérité qu'à la patrie, qui mendiaient à une cour étrangère des félicitations pour leurs lâchetés, et donnaient, en échange, les plus abjectes flatteries.

Outre le duc de Milan, il y eut un autre souverain qui intervint dans ce débat. Ce souverain était Louis XII, monté depuis quelques jours sur le trône. A peine eut-il appris la tournure sinistre que prenait le procès de Savonarole, qu'il écrivit, en sa faveur, une lettre affectueuse et presque suppliante,

(1) Voir *Scritti varj del P. Marchese*, pp. 364-366.

sur l'effet de laquelle sa qualité d'allié de la république lui donnait bien quelque droit de compter. Mais, outre qu'elle arriva quand les cendres du supplicé avaient été déjà jetées dans l'Arno, les bourreaux étaient trop acharnés sur leur proie, pour la lâcher sur de simples remontrances que n'accompagnait aucune menace (1). Ils crurent que tout était fini avec cette cérémonie dérisoire; ils se trompèrent. Cette fois-ci, la Providence n'ajourna pas le châtement à la troisième ou quatrième génération, mais elle le fit tomber sur les coupables eux-mêmes, en armant contre eux les deux plus puissants monarques de la chrétienté. On sait comment ceux-ci remplirent leur terrible mission. On sait où le roi de France, devenu maître du Milanais, envoya mourir Louis le Maure. On sait le pacte conclu, en 1529, entre les Médicis et Charles-Quint, la lutte héroïque soutenue contre eux, la cruelle agonie qui précéda, et les maux plus cruels encore qui suivirent le dernier soupir de la liberté Florentine.

Ce n'était pas assez que l'innocence fût vengée; il fallait de plus qu'elle fût réhabilitée, et qu'elle le fût de manière à faire cesser le scandale auquel cette grande iniquité avait donné lieu. Le deuil de tous les citoyens en qui brillait encore quelque noblesse de cœur ou de caractère, était déjà une

(1) Cette lettre a été publiée dans le *Recueil des monuments inédits sur l'histoire de France*, vol. I, p. 774.

assez belle réhabilitation; mais il y en eut d'autres qui, non contents de cet hommage négatif, osèrent défendre la mémoire de leur héros, presque dès le lendemain de son supplice, par des écrits apologétiques, par des peintures non moins significatives que ces écrits, et par des médailles sur lesquelles on lui donnait les qualifications les plus glorieuses (1).

A Rome, ce fut le pinceau de Raphaël qui se chargea d'abord de son apothéose, en le plaçant parmi les plus illustres docteurs de l'Église dans *la dispute du Saint-Sacrement*. Dix années s'étaient alors écoulées depuis la mort de Savonarole; le pape Jules II, digne appréciateur d'un pareil génie, avait remplacé Alexandre Borgia sur le trône pontifical, et mis un terme à la plupart des abus qui avaient marqué son règne. Le caractère de ce pontife sévère et despote ne permet pas de supposer que Raphaël eût osé prendre sur lui d'inaugurer le portrait de Savonarole dans une des salles du Vatican, si l'idée ne lui en avait été suggérée par Jules II lui-même, qui préférerait sans doute ce mode de réparation comme offrant plus de garanties de publicité pour le présent et de perpétuité pour l'avenir.

Dans le cours du xvi^e siècle, on ne se contenta pas de croire à son innocence, on crut encore à sa sainteté; et cette opinion s'accrédita si bien parmi les

(1) *Si vedono uscire dei publici scritti, delle significanti pitture, delle medaglie che lo van decorando dei titoli più gloriosi. Bartoli, Apologie de Savonarole, p. 177.*

chrétiens, que l'Église romaine crut devoir examiner à fond le procès de Savonarole et la part qu'Alexandre VI avait prise à sa condamnation. Cet examen se fit à l'occasion de la béatification de Catherine de Ricci, à laquelle on reprochait d'avoir souvent imploré son intercession comme celle d'un Saint; et, pendant tout le temps que dura l'enquête, saint Philippe de Néri, qui avait dans sa chambre un portrait de Savonarole avec une gloire autour de la tête, priait Dieu, avec une ferveur qui allait jusqu'à l'angoisse, pour obtenir que ce champion héroïque de la foi chrétienne ne fût pas flétri par une seconde condamnation. On ajoute qu'ayant appris d'avance, par une révélation spéciale, que la mémoire de son héros sortirait pure et sans tache de cette dernière épreuve, il lui fut impossible de maîtriser les transports de sa joie, qui fut vivement partagée par un grand nombre de fidèles, aux yeux desquels ce résultat équivalait à une canonisation formelle; et, sur ce point, la Cour de Rome poussa si loin l'indulgence pour l'opinion publique, qu'elle laissait exposer en vente et circuler librement dans les familles pieuses des médailles et des portraits en bronze, avec des inscriptions où le bienheureux Frère Jérôme Savonarole était intitulé *docteur et martyr* (1).

A Florence, son nom n'a jamais cessé d'être populaire, et si le torrent du paganisme rompit la di-

(1) Bartoli, p. 483 et suiv.

gue qu'il lui avait opposée pendant dix ans, et inonda de nouveau toutes les branches de la littérature nationale, il n'en fut pas de même de la peinture, où les doctrines spiritualistes remises par lui en vigueur furent conservées et prolongées bien avant dans le xv^e siècle par un petit nombre d'artistes chrétiens, chez qui l'enthousiasme de leur art resta désormais inséparable de la vénération pour la mémoire de celui qu'ils avaient regardé comme leur pasteur et comme leur maître.

